

nous allons les dépouiller de leurs vêtements et les prendre pour nous.

—Y penses-tu ! fit Zélida avec répugnance.

—Tu crois qu'ils vont s'enrhumer ? plaisanta Gaston. Bah ! il fait chaud... et d'ailleurs il ferait froid, qu'ils ne le sentiraient guère. Du reste, nous leur donnerons nos vêtements. Si l'on découvre les débris de mon costume sur un cadavre carbonisé, on croira que j'ai péri ici avec toi. Cela fera plaisir aux Nu-Pieds, et ce bon La Rapière en aura une bonne récompense. Allons, dépêchons-nous, Zélida ; tu vois bien que nous faisons perdre le temps à ce brave ami.

La maîtresse de Gaston qui était une grande et plantureuse fille, ne fut pas trop mal accoutrée avec la casaque, les chaussures et le grand chapeau d'un des bandits. Elle ceignit même ses reins d'un ceinturon muni d'une longue épée qu'elle ne portait pas trop mal.

Dès que le travestissement fut terminé :

—Allons ! dit le jeune officier, maintenant, le feu partout.

Et prenant une bougie, il l'approcha des rideaux du lit.

Une longue flamme monta au plafond.

—Vite, fuyons, s'écria le marquis de Beaulieu en entraînant Zélida. Dans un quart d'heure tout sera en flammes ici.

Cinq minutes après nos trois personnages étaient dans la rue.

Gaston leva les yeux vers les fenêtres de l'hôtel.

—Il vit avec satisfaction briller à travers les vitraux des fenêtres des lueurs d'incendie.

Zélida pleurait.

Bien qu'elle eût emporté tout son or et tous ses bijoux, elle regrettait ce nid opulent et luxueux où elle avait passé de si beaux jours avec Gaston.

Où donc est le quartier général de tes troupes ? demanda le marquis à la Rapière. Tu vas nous y conduire, et demain tu nous feras sortir de la ville.

—Alors, monseigneur, là, réellement, vous ne m'en voulez pas ?

—De quoi ?...

—Mais de l'affaire de Gaillon et surtout de celle de Meulan !

—T'en vouloir ! s'écria Gaston. Mais je te bénis au contraire ; mais tu m'as rendu le plus grand des services ; mais tu m'as placé à l'entrée du.....

Il allait dire au paradis !.....

—Tu m'as placé, continua-t-il, aux portes des honneurs et à l'entrée de la fortune ; car quand on m'a relevé, on m'a transporté auprès du grand cardinal, auprès du roi, auprès de la reine !

—Je comprends tout maintenant ! fit le bandit.

—Pas tout, heureusement, pensa Gaston de Beaulieu avec un fin sourire.

CHAPITRE LII

Un grand souvenir

Dans une des plus modestes rues de Rouen, dans la rue de la Pie, non loin du vieux marché, s'élève une vieille maison sans grand caractère architectural, mais

qui attire pourtant le touriste et le voyageur lettré.

Au-dessus de la porte on lit ces mots tragiques, gravés en lettres d'or.

" Ici est né, le 6 juin 1608, Pierre Corneille."

" Cette maison, dit M. Eugène Chapus, conserva longtemps la physionomie qu'elle avait à l'époque d'où date son illustration. Les croix de Saint-André de sa charpente, les colombages, toutes ces trames et ces entrecroisements bizarres de poutres, indispensables auxiliaires de l'art du constructeur au moyen âge, se sont effacés sous un revêtement de plâtre. A l'intérieur, on a tout détruit ; l'ameublement et les décorations ont disparu : il ne reste rien des objets qui ont appartenu à Corneille, pas un vestige qui rappelle la plus grande de nos gloires poétiques.

" La vieille porte, qui subsistait encore avec le marteau sur lequel s'appuya la main de Corneille, a été donnée au musée d'antiquités par le propriétaire de la maison à qui des voyageurs anglais en avaient offert un haut prix.

La maison à droite, contiguë à celle du Pierre, était habitée par Thomas Corneille ; elle lui échut dans la succession paternelle. Thomas avait sa chambre au même étage que celle de son frère, un petit guichet mettait les deux pièces en communication. Or, du temps où le *Menteur*, le *Cid* et *Cinna* tombaient de la plume du poète dans le moule de l'immortalité, il arrivait parfois que le grand Corneille, qui versifiait avec une facilité moins courante que son cadet, bronchait sur un vers. Alors, craignant de laisser s'évaporer sa mâle pensée dans le travail mécanique de la rime, il frappait au guichet qui s'ouvrait aussitôt, et il criait : " Holà. Sans souci, une rime !" La rime demandée était servie, et la trappe refermait."

A l'époque de l'insurrection rouennaise, Pierre Corneille avait trente et un ans.

Il était dans toute la force et la plénitude de son génie.

Le lendemain du jour où Gaston de Beaulieu avait conclu avec La Rapière l'étrange marché que nous avons raconté dans le chapitre précédent, marché inspiré par la politique machiavélique de Richelieu, notre grand tragique qui n'avait encore qu'une réputation très contestée, venait de terminer une des admirables scènes de *Cinna*.

Il avait encore la tête en feu, traversée des dernières flammes de l'inspiration.

Il avait quitté son bureau, couvert de feuillets éparés, et était venu s'accouder à la fenêtre de son cabinet de travail.

La chaleur avait été lourde pendant la journée, et bien que la rue fut très étroite et peu accessible aux rayons du soleil, le poète avait travaillé au milieu de cette température caniculaire comme dans une étuve.

Il sentait le besoin de respirer l'air moins étouffant de la nuit. La marée montante amenait des brises saluaires qui faisaient circuler dans les plus petites artères de Rouen une délicieuse fraîcheur. Il beignait son front dans ces souffles bienfaisants et sentait se calmer peu à peu les bouillonnements de son cerveau.

Mais un autre attrait l'amenait à cette fenêtre.